

in Bernard Sarrazin, *La Bible en clat : l'imagination scripturaire de Léon Bloy*. Paris, Desclée de Brouwer, 1977.

En guise de préface :

### *Du religieux*

Je n'ai pas d'autre titre à présenter le beau livre de Bernard Sarrazin que celui de l'amitié : une rencontre lors d'une lecture de certains textes bibliques, mais de telles rencontres sont trop rares pour ne pas être marquées d'une façon ou d'une autre. D'où ce texte aujourd'hui dont je m'aperçois qu'il n'introduira pas au livre de Sarrazin ni même à sa lecture. Il évoquera seulement un événement.

Je ne connais pas Léon Bloy, en tout cas point de la façon à la fois érudite, passionnée et distanciée dont Sarrazin le connaît. Mais il s'est trouvé que lisant un texte pascalien (je dis pascalien, car il fut vraisemblablement réécrit par Nicole), les *Trois Discours sur la Condition des Grands*, j'avais été frappé par l'« image » par laquelle ils s'ouvrent, une parabole : « un homme est jeté par la tempête sur une île inconnue dont les habitants étaient en peine de trouver leur roi qui s'était perdu. Ayant beaucoup de ressemblance de corps et de visage avec ce roi, il est pris pour lui et reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne savait quel parti prendre mais il se résolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Mais comme il ne pouvait oublier sa condition naturelle, il songeait en même temps qu'il recevait ces respects qu'il n'était pas ce roi que ce peuple cherchait et que ce royaume ne lui appartenait pas. Ainsi il avait une double pensée... Ne vous imaginez pas que ce soit un moindre hasard que vous possédez les richesses dont vous vous trouvez maître... »

Parabole pascalienne qui m'avait induit à relire les paraboles

évangéliques et en particulier celle du semeur, et c'est ainsi que Sarrazin lisant Bloy et moi Pascal nous nous sommes rencontrés dans la lecture de l'Évangile.

Or l'évangéliste ou Jésus, le narrateur de la parabole du semeur, comme Pascal dans le *Premier Discours*, propose l'interprétation du récit : « que celui qui a des oreilles entende, que celui qui a des yeux voie. » Malheureusement quel auditeur, quel lecteur un peu attentif n'aperçoit pas que l'interprétation offerte ici ou là n'est point déjà un discours de savoir, de connaissance, un discours de vérité mais encore un récit qui provoque à nouveau son lecteur, son auditeur à interpréter; quel œil, quelle oreille un peu sensible ne remarque pas que ce récit-interprétation ne déchiffre pas tout, qu'il laisse dans le récit primitif, des lacunes, des pertes, des blancs, comme si la parabole était toujours en excès sur son interprétation; quel esprit, quelle imagination un peu délicate ne décèle pas enfin, par un étrange retour, que ce dont la parabole parle, ce qu'elle raconte, est justement une histoire de perte et/ou d'excès, de manque et/ou de surcroît, de défaut et/ou de surabondance; qu'autrement, ce que la parabole raconte, son récit primitif et son récit interprétant, c'est l'énonciation de la parabole et sa réception, c'est qu'entre énonciateur et énonciataire, narrateur et lecteur, il y aura toujours un événement d'excès et de défaut à l'un ou à l'autre pôle du circuit énonciatif et que l'on ne raconte des histoires, qu'on ne les écoute jamais que pour tenter de maîtriser cet excès et/ou de combler ce défaut, pour approprier cet écart, identifier cette étrange irruption, faire cohérer les récits et les discours et arriver enfin à la transparence. Et à chaque tour et retour du circuit énonciatif, le même événement de la différence se produit, relançant le lecteur, l'auditeur dans un nouveau parcours, interminable.

Le Roi, au centre de la parabole pascalienne, n'en finit pas de se perdre; d'où la position en excès du naufragé. *Par hasard*, il lui ressemble de corps et de visage, il est et n'est pas le roi, il le représente dans une quasi-identité, mais ce « presque » le coupe en deux: ainsi, à chaque moment, pense-t-il deux fois, le même et l'autre et la différence du même et de l'autre. Ainsi Pascal, naufragé dans son propre conte, qui, racontant l'histoire générique d'un grand *en guise* de décodage de l'« image » qu'il fait lire au fils aîné du duc de Luynes, oublie le Roi perdu et dont la perte a rendu possible cet excès de gloire, d'honneurs et de richesses; oubli d'une perte au

deuxième retour qui provoque le supplément interprétatif. Le sien (Pascal), le mien et quel nouvel oubli, dans mon récit, provoquera une nouvelle surabondance de lecture? Événements en série.

Ainsi je raconte cette histoire pascalienne-évangélique en préface au livre de Sarrazin sur Léon Bloy pour marquer l'événement de notre rencontre, car il faut bien que je dise pourquoi, à quel titre, entre excès et défaut puisque je ne « connais » pas Léon Bloy, j'écris cette introduction. « A celui qui a, l'on donnera et il aura du surplus mais à celui qui n'a pas, on enlèvera même ce qu'il a. Entende qui a des oreilles... Bien des prophètes ont désiré entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu... C'est pour cela que je leur parle en paraboles: parce qu'ils voient sans voir et entendent sans entendre. » Encore une citation: « Ainsi donc tout scribe devenu disciple du Royaume des Cieux est semblable à un propriétaire qui tire de son trésor du neuf et du vieux. »

Sarrazin écrit son livre comme le récit d'une perte et d'un excès, très précisément en ce lieu des interprétations et des lectures où les livres, le *Livre* est déchiré, distancié, coupé, c'est-à-dire cité et glosé pour qu'un autre livre, écriture d'une lecture, puisse être écrit à son tour, un autre dans celui-ci, qui le déchire et le coupe... et à chaque étape, perte et excès, profanation et consécration sans qu'il soit possible de dire si ce discours blasphémique et euphémique est celui du défaut ou du supplément: lecture de la lecture que fit Bloy de la Bible mais aussi bien lecture de la Bible par Sarrazin à travers ou dans celle de Bloy. Ce serait mal le comprendre, je crois, que de penser que les trois instances dont il parle dans son introduction constituent une hiérarchie dont son propre livre serait la position suprême et qu'en fin de compte, il tiendrait le discours ultime, le dernier mot dans la régression analytique des lectures et des interprétations. Ce dont Sarrazin débat dans son livre sur Bloy, c'est — dans l'œuvre de Bloy et spécifiquement dans celle née de la lecture de la Bible — de la lecture que lui-même fait de la Bible et plus généralement du statut instable, déchiré, éclaté du religieux, du discours religieux aujourd'hui, déployant dès lors, lui aussi, lecteur intrépide et armé, sa relation avec l'ordre symbolique, celui de la culture, du langage et de la société, relation saisie, travaillée dans son *radical*: religion. *Religere*: re-cueillir, dérober, parcourir à nouveau, extraire et choisir, re-lire et re-lire, « répéter la vieille histoire de l'écriture et de la lecture », et ce faisant, régresser et annoncer.

Ainsi le scribe, qui, propriétaire de son trésor ancien, découvre aussi dans cette réserve, le neuf, la différence qui excède sa propriété et l'en désapproprie. Lise qui a des yeux pour recueillir ce qui est dit mais le désir d'entendre peut ne pas s'accomplir dans l'opacité du Livre; à moins que cette défaillance, cette déception soit le seul accomplissement possible: l'Autre vient à moi *peut-être toujours*, (je ne dis pas: toujours) en se retirant comme la vague sur la plage effaçant les traces des pas. Pascal encore: « Cet étrange secret dans lequel Dieu s'est retiré impénétrable, à la vue des hommes... et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché... il était bien plus reconnaissable quand il était invisible que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous... l'Eucharistie ». L'Eucharistie ou le Livre dans le livre, le récit-parabole, être-manière de demeurer et de venir, de venir et de se retirer, de s'offrir à la lecture et à l'interprétation et de défailir dans l'opacité et le silence de l'écriture. « Qui a des oreilles, entende ». C'est ce double et contradictoire mouvement que Sarrazin (si je l'ai bien compris ou plutôt c'est ainsi que je l'ai lu ou que nous nous sommes rencontrés), nomme la métamorphose du Livre-Institution en Texte: rencontre de l'écriture et la lecture à son radical: le religieux.

Cette proposition peut s'écrire également de plus neutre façon: il s'agit de prendre les chemins de l'imaginaire dans le Livre pour voir se profiler à ses limites, à ses bords, dans ses marges (remplies de noir, de rouge, de vert ou de bleu — votre, mon, son écriture) — mais aussi à ses carrefours, embranchements et fourches, à toutes ses jointures, des aventures qui s'y marquent et s'y tracent, juive, chrétienne, pascalienne, bloyenne, sans compter celles, critiques, des lecteurs du vingtième siècle que nous sommes et pour penser le symbolique comme ce réseau topologique dans la topographie de l'espace du livre. Imaginaire-symbolique, « mais l'imaginaire n'est pas illusoire: il fait signe » et s'il fait signe, c'est qu'en lui travaille le symbolique à qui tente d'y lire les traces, d'en recueillir les figures et les graphes: hiéro-glyphes. Dans la *représentation*, le travail de la *fiction*: force ou désir saisi-transi, immobilisé par toutes les images et toutes les institutions, tous les monopoles comme dit Sarrazin, mais dont peut-être une lecture, une écriture peuvent se risquer à

réactualiser les effets, à les ré-péter ou plutôt à se constituer ou se situer dans cette répétition.

C'est ce que je voudrais essayer de faire, à mon tour, en relisant le texte de Sarrazin comme celui-ci l'a tenté en lisant Léon Bloy, lecteur de la Bible: imaginaire, symbolique; représentation, fiction: utopie. Qu'on lise, relise les pages que Sarrazin consacre à la Parabole fantastique de Bloy, distorsion inquiétante de celle du Fils prodigue dans un salon bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle: « la conversation en était là lorsque Quelqu'un qui ne sentait pas bon fit son entrée dans l'appartement... » Le récit est cassé, l'histoire se défait... à moins qu'on ne considère qu'elle s'achève hors récit par l'entrée du prodigue en la personne de Quelqu'un, signifiant *vide-figure*, « lieu d'un vacillement du sens par une sorte de « fading » qui se produit au moment où la fiction interfère avec le réel. En même temps que fiction et réel s'effacent mutuellement, la possibilité apparaît de deux lectures contradictoires, jeu entre sens et non-sens, non sens et sursens. »

En ce point se dénouent et se défont tous les motifs et tous les mobiles de la lecture-interprétation: représentation et fiction, fiction et réalité, pouvoir de vérité et vérité du pouvoir, neutre et jeu, temps de l'histoire et instant permanent. Tout se noue et se défait autour, avec l'entrée de ce Quelqu'un entre discours et silence, sur le seuil du texte interrompu où l'interruption pointe un hors-texte, le réel, mais aussi bien un jeu de mots, de phrases où le texte opère ses effets les plus forts, lieu des limites et des bords, lieu de la contradiction: le neutre.

La notion de neutre, si difficile à penser qu'il ne semble pas possible d'en construire le concept sous peine d'en voir se dissiper ou plutôt se bloquer les effets cognitifs et pragmatiques, vise toute fracture de la totalité par la contradiction qui met à distance d'elles-mêmes les parties de la totalité: la contradiction ou la différenciation productrice des différences. Utopie: dans le signifiant nominal, le nom instaure, ni au-delà ni en deçà de la négation et de l'affirmation, le lieu de la limite où est suspendue la disjonction institutive du savoir, la disjonction qui est au fondement de l'institution du vrai: ou vrai ou faux; ou réel ou illusoire. La négation accolée à l'espace que le nom désigne ouvre le champ, d'un seul coup inépuisable, des possibles qui ne sont pas les possibles de la vérité: ni oui ni non; ni vrai ni faux; ni l'un ni l'autre. « Quelqu'un »



inidentifiable, en ce seuil, figure diacritique puisqu'elle n'est dicible qu'à partir de ce qu'elle disjoint : inoccupable, impensable puisque ma lecture, mon interprétation, le discours ne fait que la traverser pour aller de l'un à l'autre, du vrai au faux, du faux au vrai; le neutre n'est pas la neutralité du pouvoir institutionnel de la vérité dominante; il n'est pas non plus cette déliaison de l'imaginaire, cette distance de la représentation où peuvent se déployer les belles formes et s'accomplir le désir d'affranchissement des contraintes déterminantes de la réalité. Le neutre est nom donné au signal d'une sortie et d'une entrée, au seuil où se limitent le dehors et le dedans, où entrer et sortir s'inversent et s'annulent (ainsi sortie du texte, de l'histoire et entrée dans le réel ou entrée du réel dans le texte et sortie du texte dans le fantastique), nom donné à toutes les limites par la pensée de la limite : la contradiction même. Or la contradiction, il semble bien que ce soit le destin de la pensée de connaissance de la résoudre dans un changement qui l'annule en la dépassant, où la totalité se reconstitue, autre certes mais identique à soi-même, à chaque moment synthétique. La zébrure de la contradiction chaque fois s'efface, les traces de son passage ne sont plus que les traits déterminant le tout qui les capitalise comme son trésor *propre* : *propriétés* de la totalité, ainsi sont posées les différences liées et combinées dans la complexification croissante qui les totalise; le discours de la pensée ou celui de l'être en recueillant les différences, par ce recueil même, annule par intégration la différenciation, la contradiction productrice.

Est-il possible de dire et de penser la contradiction comme neutre? De la maintenir agissante? Fiction et non concept ou image, jeu, plaisanterie, « Quelqu'un qui ne sentait pas bon... », qui nous livre à l'indécidable, indécidable lecture, indécidable interprétation (non-lieu, fiction, utopie) que l'imagination organise en représentation, que le discours critique institutionnalise en théorie. Le pouvoir d'interprétation, l'autorité de lecture s'installent au lieu de l'ininterprétable et un savoir s'empare, au nom de la vérité, de ce qui en est, non pas le dehors, mais le jeu. Sur la limite, le neutre, la fiction, il n'est pas possible ni d'écrire ni de parler car parole ou écriture se doivent de se proférer ou de se tracer dans l'espace-temps blanc et vide nommé neutre, jetant inlassablement leurs signes entre les *relata* des différences, les conjuguant interminablement pour les faire entendre, les faire lire, les faire voir. La double négation, la

logique inouïe du ni l'un ni l'autre devient dans les représentations du discours la double conjonction réconciliatrice, la logique totalisatrice du « et l'un et l'autre ».

La question que pose Bloy lu par Sarrazin au niveau du radical de toute représentation, lecture, interprétation, est dès lors celle-ci : de quelle fiction, de quelle différenciation, de quelle contradiction l'interprétation, la lecture, le discours critique-théorique est-il le produit et la représentation? A quelle réalité, à quel terme absent fait-il en fin de compte référence? Quelles sont les *figures* qui le traversent inouïes et par lesquelles pourtant il s'articule? Quel « autre » indique-t-il sans le signifier? Sur quelle fin du discours s'ouvre-t-il une fois que lui fait défaut la thèse rassurante d'une vérité à partir de laquelle il parle? Que se passe-t-il si l'autorité et le pouvoir de cette thèse défaille ou simplement fait question? Ce geste ou ce jeu d'interrogation et de suspens, Sarrazin le joue mais loin de le concevoir comme une stratégie systématique qui en totaliserait tous les possibles, il le pense et l'écrit comme une partie d'un jeu dont les règles ne font que décrire le système mais que le conflit des joueurs à chaque coup invente et excède : à l'instant du coup s'actualise la totalité et cependant chaque coup est en supplément, en excès sur le système et sa stratégie : « Ces signes vides, le pronom indéfini (quelqu'un) et les trois points de suspension opèrent une clôture-ouverture du texte, en direction de deux lectures, celle du non-sens fantastique, jeu littéraire de part en part, et celle du sur-sens religieux, renvoi à un discours prophétique qui traverse le discours narratif dont il transgresse les lois. La « parabole fantastique » joue sur ces deux tableaux. A notre tour, jouons d'un vocabulaire ambigu : ce signe vide, est-il l'autre du texte transcendant sa structure ou apocalypse de l'Autre Transcendant, *Deus Ignotus* ? »

« Quelqu'un », opérateur neutre d'une transformation structurale, figure neutre en laquelle les contraires se posent et s'annulent, lieu neutre (au seuil de l'appartement), temps neutre (apostase, intervalle de deux temps narratifs disjoints) : qu'en est-il de ce neutre local et temporel? Et comment le coup de la lecture-interprétation se joue-t-il en ce lieu et dans ce temps? Le neutre, fantôme de la limite; les récits, mise en scène du neutre, de la limite dont la représentation conjoint dans l'imaginaire les termes contradictoires qu'elle produit. La lecture-interprétation en décrivant de façon critique-théorique la spatialité « neutre » se formule du même

coup dans les termes d'une *topique*, instances hiérarchisées, système de niveaux articulé par des figures matrices, figures qu'elle se constitue telles que de faire entrer en cohérence les distorsions, gauchissements, incohérences des lieux que la représentation organise. Topique du fantasme des limites, des cadres, des scènes et des mises en scène mais topique fantasmatique du discours critique-théorique qui ne se constitue — comme dans le rêve, le souvenir écran — que de combler les lacunes, que d'articuler les vides, que de produire et structurer dans les blancs de l'espace du texte, les éléments du système indispensable à son intelligibilité, à sa transparence; production, articulation, structuration qui ne peuvent se dire qu'à partir d'un lieu supposé être le savoir vrai. Or c'est cette lecture-interprétation topique par instances hiérarchisées et par totalisation systématique que Sarrazin suspend dans ce que j'appellerai volontiers l'instant apocalyptique de la question qu'il pose ou plutôt que pose tout son texte : « l'incertitude, écrit-il très bien, signifie (je dirai pour ma part indique ou fait signe) que nous sommes « au seuil de l'apocalypse », à la charnière du temps historique et de l'éternel ». Cette charnière que Platon nommait *exhaiphnès*, le tout à coup, ce « maintenant-soudain » qui laisse entrevoir selon les deux dimensions du non-temps, celle de l'instant et celle de la permanence, est l'événement singulier où chaque fois *tout* le temps est ouvert. Et ne peut-on penser que ce que nous nommons le temps, dans la forme a priori de l'intuition interne, n'est qu'une ponctuation d'occasions, de présents, qu'un clignotement d'instant où tout est donné et repris dans le même instant, sans que nous puissions les tenir ou nous y tenir : « Le présent nous blesse, il n'est jamais notre fin et pourtant c'est le seul temps qui subsiste et qui nous appartient. Ainsi nous ne vivons jamais. » Présent, temps qui m'appartient puisqu'il est toujours là, mais où je ne vis jamais puisqu'il n'est déjà plus, puisqu'il me blesse et me fait mourir : le moment de l'Autre qui soudain dit : Je. A côté de Pascal que je viens de citer, cette citation de Bloy faite par Sarrazin : « Je suis l'Absent de partout, l'Étranger dans tous les lieux habitables, le Dissipateur de la Substance... et mes tabernacles sont plantés sur des collines si lugubres que les reptiles mêmes des sépulcres ont fait des lois pour que les sentiers de mon désert fussent effacés. » Faut-il décider, écrit Sarrazin, si c'est là jeu de l'imaginaire ou parole prophétique? Oui, en vérité, faut-il le décider? Puisque ce qui est ici en question, ce qui est la

question même, c'est ce devoir de décision, cette obligation de l'identité, du même, de l'univoque qu'une certaine connexion entre structure et absence rend incertain.

Dans ce suspens interrogatif sur le sens, et grâce à Sarrazin, je découvre, pour notre modernité critique-théorique, la place exceptionnelle de Bloy. Je dis « exceptionnelle » pour une part au sens où, comme il l'indique dans son introduction en citant Sibony et le développe tout au long de sa lecture (en particulier du *Salut par les Juifs*), la question que pose à l'Occident, à ses origines, « l'existence d'un peuple *excepté*, qui se pose comme non-ensemble au regard des autres, a une portée logique et historique *exceptionnelle* » — question qui signifie le religieux non point simplement comme écran ou représentation idéologique mais comme le radical de nos lectures, de nos interprétations, de nos discours modernes. On lira les analyses consacrées à « Léon Bloy chrétien tout à la fois sémitique et scatologiquement antisémite », découvrant dans la *figure* d'Israël l'autre de la représentation théologique, l'Autre comme figure, la figure comme l'autre de la relation du Dieu un et trois : fantasmatique théologique retournée dans les fantasmes de Bloy, lecteur de la Bible. Mais à la faveur — ou par la Grâce — de ce retour et de ce retournement, Bloy s'écrit et est écrit lui-même par l'Autre au moment où il en trace la figure. « Production imaginaire : Bloy semble vivre... au niveau imaginaire, le registre symbolique. »

Plus généralement, je découvre la place exceptionnelle de Bloy quant au « religieux » aujourd'hui pris entre imaginaire, fantasmes, représentations et symbolique eschatologique; place exceptionnelle moins quant à la question du religieux qu'au religieux comme question ou comme « utopie ». La religion ne vise-t-elle pas l'avenir de la société humaine, la parousie d'une réconciliation parfaite? Ne rappelle-t-elle pas dans ses représentations une origine qui soit fin heureuse? Ne bricole-t-elle pas un avenir sans exemple, un futur de désir avec les fragments d'un passé nostalgique? Futurologie, archéologie imaginaires? C'est dans cette perspective que Sarrazin a parcouru, sans encourir, comme cela fut trop vite dit contre son entreprise, le reproche de syncrétisme méthodologique, l'imagerie et la mythologie bloyennes selon les chemins de l'histoire littéraire et culturelle, de l'histoire des religions et des mythes ou ceux des stéréotypes jungiens : tout simplement parce que Bloy avait emprunté tous ces chemins, mis en scène les trouvailles qu'il y avait

faites dans sa propre fantasmagorie et qu'il n'était pas de plus sûr moyen pour Sarrazin de déployer à ce propos ce que j'ai appelé la fantasmagorie critique-théorique d'aujourd'hui. Mais l'exception de Bloy lu par Sarrazin est, dans la régression-retour et le retournement de cet imaginaire, l'explosion de la contradiction pure à travers visions, images, stéréotypes, motifs théologiques. « Jeux fous de l'ambivalence », mais jeux eux-mêmes ambivalents. C'est la force de ce livre et de son « objet » que de se laisser déchirer entre le suspens fantasmagorie et une eschatologie en suspens : sa force est celle d'une violence de la limite interne à toute critique et à tout discours, oscillation polémique, rythme de l'excès et du défaut qui ouvre le lieu inidentifiable, toujours possible de la foi.